

## LA FLEUR DU VENT : le cerf-volant

La fleur du vent : le cerf-volant. J'avancerai vers ce thème comme on va... à l'aventure ; en tentant de me tenir au plus près de ce qu'éveille dans l'imagination le murmure du vent le long du fil; en m'appuyant aussi sur l'expérience vécue depuis une vingtaine d'années au cours de la conception, de la confection et du vol de mes " créatures " ainsi que sur les traces qu'ont laissées dans la mémoire mes voyages aux pays des cerfs-volants. Dans cet espace où réel et imaginaire se confondent parfois, se tient suspendue entre terre et ciel... la fleur du vent.

Nous sommes en plein désert. Sur la crête d'une dune, une chaise a été posée. Un vénérable vieillard y est assis. On ne le voit que de dos. Il est face à l'étendue : rien d'autre que le ciel et des dunes de sable se chevauchant à perte de vue. Recueilli et calme au cœur de cette immensité, l'homme tient tout son être dans l'attente de quelque chose. Pressentant sa fin prochaine, il n'a plus d'autre aspiration que d'offrir son être, sa vie, à une ultime volupté : goûter le vent, le son du vent. Ainsi commence « Une histoire de vent », le dernier film de Joris Ivens dans lequel il joue lui-même son propre rôle. Élément subtil, le vent est attendu à la fois comme le véhicule et le passage obligé vers l'autre monde, ce dernier se situant peut-être juste de l'autre côté de l'air. Dans la Chandoya-Upanishad, il est dit : « *Quand le feu s'en va, il s'en va dans le vent. Quand le soleil s'en va, il s'en va dans le vent. Quand la lune s'en va, elle s'en va dans le vent. Ainsi, le vent absorbe toutes choses...* ». « *Quand la vie s'en va, aurait pu dire Joris Ivens, elle s'en va dans le vent.* »

Outre leur portée symbolique, les premières images de cette fiction méritent qu'on s'y attarde pour une autre raison. Elles nous rappellent à l'une de nos facultés en voie de disparition, sinon disparue déjà tout à fait : celle de l'écoute et plus précisément de ce que nous pourrions appeler "l'écoute à nu". Entendons par là une écoute débarrassée, pour autant que cela soit possible, de l'opacité dont les sentiments, les connaissances, la pensée, le tapage intérieur ont épaissi notre conscience à l'égard du monde et de ses merveilles. S'abandonner à cette écoute, cela ne reviendrait-il pas à nous rapprocher de la perception originelle par laquelle les premiers hommes ont appréhendé le vent ? Écoute tendue en direction de l'espace infini, vers ces « *très grands vents... qui n'avaient garde ni mesure, et nous laissaient hommes de paille* » Énigme que le vent : perceptible, invisible, venant d'où, achevant sa course dans quelle contrée, parfois violent, doux à d'autres moments, sujet à la volte-face, imprévisible, indomptable, propre à désorienter, à désarçonner, à nous laisser « *hommes de paille* ». Le vent emporte, le vent disperse. Il ne chasse pas pour autant le sentiment d'effroi qui accapare l'homme des premiers âges, démuné, perdu, interdit, aux prises avec les mystères du monde dans lequel il a été jeté. On sait que ce sentiment d'effroi a engagé nos ancêtres à recourir à toutes sortes d'actions visant à se concilier les forces naturelles dont la puissance le dépassait. Parmi elles, le vent. La nécessité de l'appivoiser semble bien être à l'origine de l'apparition du cerf-volant. Bien sûr, on a émis des hypothèses sur les circonstances qui auraient pu décider de son invention: la feuille d'arbre qui voltige au gré du vent, le chapeau qui s'envole retenu par son cordon, les voiles de bateau, les tentes des peuples nomades au désert. Autant de phénomènes dont l'observation a pu, en effet, susciter l'idée d'un objet susceptible de voler.

Mais ces hypothèses ne peuvent avoir qu'un caractère anecdotique par rapport à l'enjeu premier : celui, pour l'homme d'apaiser ses craintes et de trouver les moyens d'un dialogue avec un monde "déboussolant". Une dimension qui n'échappe pas à l'écrivain Pierre Gascar quand il dit : « *Pour se concilier l'espace céleste, insondable et muet dont la vacuité l'oppressait, le Chinois le premier eut l'idée, en inventant le cerf-volant, d'y mettre sa marque.* »

À la Chine, en effet, reviendrait l'invention du cerf-volant. Voici ce que dit le plus ancien document <sup>1</sup> dont nous disposons à ce jour sur le sujet: « *Le maître Mo Di consacra trois ans à la fabrication d'un milan de bois, mais celui-ci ne vola qu'un seul jour dans le ciel puis tomba à terre.* » Le texte ajoute que : « *Son disciple Lu Ban fabriqua une pie en bambou qui fut lancée dans le ciel et y resta trois jours de suite.* » Ce document est aujourd'hui discuté sur plusieurs points. Sans entrer dans les arguties de "spécialistes", un premier argument se fait jour : ce n'est pas parce que les chinois ont été les premiers à consigner leur histoire, en l'occurrence ici, celle de l'invention du cerf-volant, que ce dernier n'a pas vu le jour avant et ailleurs. La présence, aujourd'hui encore, en Indonésie notamment, de cerfs-volants conçus à partir d'écorce battue ou de feuilles tressées rappelle que la forêt tropicale pouvait fournir directement des matériaux appropriés sans avoir à passer par la transformation déjà élaborée de produits naturels conduisant, par exemple, à la fabrication de la soie et, plus tard, à celle du papier.

Pour notre propos, retenons de ces quelques lignes "fondatrices" la figure de l'oiseau rapace, le milan.<sup>2</sup> Depuis très longtemps, dans l'esprit des Chinois, le milan est associé au vent. Couvreur, en traduisant le Li Ki nous apprend que l'oiseau figurait sur des insignes dont se servait une armée en marche : « *Si, en avant, le vent soulève la poussière, alors on lève un milan qui crie.* »<sup>3</sup> Dans le commentaire qu'il fait de ce passage, le traducteur nous informe que le milan, «*yuan*», annonce par son cri le vent qui soulève la poussière. Ainsi un milan peint sur une bannière indique à tous de prendre leurs précautions. De son côté, Evelyne Maspéro émet l'hypothèse suivante : « *Il se peut que l'image du milan ait été un signal optique, il se peut également que ç'ait été, en l'occurrence, une arme magique, une sorte de contre-vent pour abattre le vent qui amène la poussière.* »<sup>4</sup> Par la suite, en s'appuyant sur d'autres faits et analyses, l'ethnologue en vient à supposer que l'oiseau aurait été capable, non seulement d'annoncer et de prévenir ce vent mais aussi, par son cri, de le produire. Que le cerf-volant en Chine ait été désigné au moins jusqu'au Xe siècle, par le mot "milan" indique, selon Evelyne Maspéro, le lien étroit existant entre l'oiseau et le vent, l'image de l'un éveillant l'idée de l'autre dans l'esprit des Chinois. Notons qu'aujourd'hui encore, au Cambodge comme au Vietnam, « cerf-volant » se dit respectivement "khlèng" et "Diêu", deux mots qui, curieusement, font référence au milan ou à un ensemble d'oiseaux qui lui sont apparentés. En anglais enfin, "Kite" signifie à la fois "milan" et "cerf-volant" sans que l'on puisse savoir avec exactitude si cette désignation procède de la racine chinoise et de sa signification sous-jacente.

Abandonner notre écoute à la musique du vent éveille en nous des images. Flottant là-haut dans l'air, le cerf-volant est rêvé et c'est dans l'espace de l'imaginaire que se dévoile sa dimension symbolique. Entre soi et le cerf-volant, il est un élément auquel on n'accorde souvent qu'une attention relative : le fil. Il part de la main, se tend en direction du ciel jusqu'au frêle appareil qu'il retient dans la houle du vent. Ce fil marque un lien. Plus qu'un

---

<sup>1</sup> Han Fei zi (IIIe siècle avant Jésus-Christ).

<sup>2</sup> J'emprunte l'essentiel de ce qui suit à un chapitre consacré au cerf-volant dans « l'Étude sur les rites agraires des Cambodgiens » d'Evelyne Maspéro – tome III, p. 483-485. Paris Mouton & Co La Haye.

<sup>3</sup> Couvreur, Li Ki, p. 54. Sa traduction est glosée.

<sup>4</sup> Evelyne Maspéro. « Étude sur les rites agraires des Cambodgiens ». Tome II, p. 484.

échange de fluides, il établit une communion. L'être s'en trouve élargi, vivifié comme s'il participait soudain à la respiration du monde. Qui sait si nos ancêtres n'avaient pas vu, par l'intermédiaire de ce fil, l'un des moyens d'approcher leurs divinités du moins celles qu'ils plaçaient dans les régions supérieures de l'atmosphère. Aussi bien, pour celui qui poursuit sa rêverie du mouvement et des formes, l'apparence même du cerf-volant, sa surface plane dont un côté est tourné vers le ciel, l'autre vers la terre, pourrait se percevoir comme la représentation symbolique d'une alliance Terre-Ciel, les deux entités se trouvant réunies à travers le mince support de la voilure. Une telle vision, pour aussi surprenante qu'elle puisse paraître, n'a pourtant pas échappé à certaines communautés en Asie. Le soin apporté à la décoration s'appliquait, contrairement à la norme, sur l'envers des cerfs-volants c'est-à-dire sur la partie qui fait face au ciel. Le raffinement des compositions, les ajouts de papiers dorés qui clignotaient dans le ciel avaient pour but d'éveiller l'attention des divinités célestes, de les séduire dans l'espoir de recevoir, en retour, les bienfaits de leur bienveillance.

Sa position entre deux mondes, sorte de "pendule à l'envers" chargé d'aller sonder "l'empire du milieu", sa connivence avec les forces invisibles, son caractère énigmatique, conféreront au cerf-volant une dimension magique et, partant, contribueront à le charger d'un pouvoir. On sait que les sociétés archaïques et traditionnelles concevaient leur lieu de vie comme un microcosme. Cet espace protégé, elles l'avaient choisi, fondé, organisé. Il est même arrivé, pour certaines d'entre elles, que le choix du territoire ait été confié à un cerf-volant. À Hawaï, le volatile était lâché au vent et au lieu de sa chute, signe des dieux, les individus établissaient leur communauté. Immédiatement au-delà des limites de ce territoire s'ouvrait l'espace infini du dehors, région inconnue et redoutable peuplée de démons, de morts, d'étrangers, bref, le règne du chaos. Conjurant ces influences néfastes colportées du dehors par le vent fut l'une des fonctions du cerf-volant dont subsistent aujourd'hui encore, des survivances. Ces dernières mettent en évidence une autre particularité du cerf-volant, celle du son qui met en fuite les énergies malfaisantes. Au Guatemala, dans le village de Sumpango Sacatépéquez, chaque année au moment de la Toussaint, on fait voler des cerfs-volants de grande taille (entre 7 et 10 m de diamètre) au-dessus du cimetière. Cette pratique trouve son origine dans une légende. Elle raconte qu'il y a longtemps, le jour de la Toussaint, le cimetière du village était envahi par des esprits malins dont les sortilèges troublaient le repos des bonnes âmes. En raison de ces maléfices, les âmes des morts erraient inquiètes et affolées cherchant refuge dans les rues et les maisons. Chaque année, le même phénomène se produisait. Exaspérés, les habitants finirent par décider d'aller consulter les sorciers dans l'espoir qu'ils parviendraient à enrayer cette calamité. Seul moyen, selon eux, d'en venir à bout: aller provoquer le vent, tenu pour responsable de tous ces maux. À cette fin, on eut recours à des cerfs-volants de grande taille. Le dispositif consistait en une corde tendue en haut de l'appareil sur laquelle seraient collées de longues bandes de papier. Une fois le cerf-volant en vol, ces rubans de papier clapotant au vent produiraient un son tel qu'il ne pourrait qu'effrayer et chasser sur-le-champ les mauvais esprits. Ce stratagème s'avéra si efficace que depuis ce jour, les cerfs-volants de cette région sont munis de ce dispositif appelé la Sumbadora.<sup>5</sup> En Chine, dans la province du Jiangsu, on trouve d'imposants cerfs-volants pourvus de sifflets dont les sons stridents sont censés repousser les mauvais génies. Récemment encore, dans un village du nord-ouest du Cambodge, un paysan m'affirmait que le son des arcs attachés aux cerfs-volants qu'ils laissent voler la nuit, préserve chaque habitant des démons nocturnes.

---

<sup>5</sup> Sumbadora :au Guatemala, mot dialectal d'origines diverses dont le sens serait proche de « bourdonner ».

Outre son pouvoir de tenir en respect les énergies malignes, le cerf-volant eut aussi pour vocation d'invoquer les dieux en vue d'écarter tout désastre pouvant endommager les cultures. D'où la place non négligeable qu'il tint lors des rites agraires. On lui attribuait le pouvoir d'influer sur le cours des vents. Du Siam, Gérini<sup>6</sup> rapporte que des appareils lancés au-dessus des cultures appelaient, par le son de leurs arcs, les vents du nord-est qui chassaient les nuages et faisaient ainsi reculer les inondations préjudiciables, par exemple, à la récolte du riz. À d'autres périodes de l'année, le même acte pouvait engendrer l'effet inverse en cas de pénurie d'eau.

Dans un autre domaine, celui de la pêche par cerf-volant telle qu'on la pratique encore dans certaines îles d'Indonésie, la présence du vent est évidemment essentielle. Quand celle-ci tarde à se manifester, chaque pêcheur se met debout dans son embarcation et émet un sifflement semblable à celui par lequel on rappellerait un chien. Docile, le vent finit toujours par se lever et la pêche peut commencer.

Autre pratique associée au cerf-volant : la divination. Plongé dans le vent, le volatile, par l'intermédiaire du fil ou du son, délivre ses oracles. Lors des cérémonies agraires, on prétend que des prêtres bouddhistes étaient capables d'interpréter les mouvements de l'appareil en vol. Selon sa tenue, il était possible d'augurer du succès ou non de la récolte à venir. Au Siam, la présence du vent le jour même du rituel laissait présager des meilleures influences sur les cultures. Selon les modulations sonores produites par le vent sur les arcs, on pouvait, dit-on en Malaisie, prédire le temps des prochains jours. Bien des siècles plus tard, sous nos latitudes, le cerf-volant apportera sa contribution lors de nombreuses expérimentations météorologiques. De son côté, Marco Polo témoigne de l'utilisation par les marins chinois de cerfs-volants dont le comportement en vol décidait du voyage en mer : « *la signification de cette épreuve est que, si la claie monte bien droit vers le ciel, le bateau... aura un voyage rapide et prospère. Mais si la claie n'a pu monter, pas un marchand n'aura envie de monter sur cette nef, car, disent-ils, elle ne finira pas son voyage et rencontrera maintes mésaventures ; de sorte que la nef reste au port cette année.* »<sup>7</sup>

Cependant, ne perdons pas de vue que le fait d'atteindre à cette complicité heureuse entre vent et cerf-volant, relève en tout premier lieu d'une sorte "d'accord" qu'il revient à l'artisan de trouver lors de la construction de son modèle. Même à ce stade, c'est encore le vent qui donne le ton. À l'artisan de concevoir un appareil qui y sera ajusté. On a coutume à ce sujet de rappeler l'influence de la nature des vents qui a entraîné dans le nord et le sud de la Chine des modèles de conception tout à fait différents. Ceux du nord, où le vent est souvent violent, présentent une structure d'aspect rigide. Ils sont nommés « *cerfs-volants aux ailes dures* ». La clémence relative des vents du sud est à l'origine des cerfs-volants dits « *aux ailes souples* ». <sup>8</sup> Mais il peut arriver aussi que le vent auquel on est confronté détermine le choix d'un certain type de cerf-volant. En Indonésie, la forme requise par les pêcheurs d'orphie est le "losange". Dans leurs préparatifs, ils n'omettent jamais d'emporter avec eux ce type de modèle dont les dimensions peuvent varier. L'utilisation d'un grand, moyen ou petit cerf-volant, dépendra de la force du vent sur le lagon. Si le vent est faible, le pêcheur lancera plutôt un grand modèle offrant ainsi une prise au vent plus importante. Au contraire, par vent plus soutenu, il choisira un cerf-volant de petite taille qu'il lui arrive parfois d'ajouter pour diminuer la pression du vent sur la voilure. Tous ces ajustements déterminent en grande partie le succès ou non de l'opération.

---

<sup>6</sup> Gérini, G.E., "Festivals and Fasts (Siamese)", in Hasting's Encyclopedia of Religions and Ethics, vol. 5, p. 888.

<sup>7</sup> Marco Polo, La Description du Monde, chap. CLIX, p. 232, Librairie Klincksiek, Paris 1935.

<sup>8</sup> Des modèles de ces deux types de cerf-volant seront présentés lors de la conférence.

Signalons ici que les matériaux entrant dans la construction d'un cerf-volant peuvent avoir déjà par eux-mêmes une relation privilégiée avec le vent. C'est le cas du bambou. Voilà une vingtaine d'années, je fis la rencontre d'une personne dont les propos sur le sujet m'ont fait l'effet d'une révélation. Des Chinois lui avaient vanté la qualité exceptionnelle de certaines espèces provenant de la Bamboueraie d'Anduze.<sup>9</sup> Ils avaient noté, en effet, l'influence déterminante du Mistral sur la nervosité des fibres, sa puissance contraignant le bambou à opposer une plus forte résistance. Selon eux, cette qualité dynamique ne pouvait qu'accroître la vigueur du cerf-volant en vol, effet que j'ai pu par la suite vérifier à maintes reprises au cours de l'élaboration de mes modèles.

Si le Mistral apporte indirectement sa contribution en travaillant le bambou " au corps ", mieux vaut s'abstenir, en revanche, de lui confier vos réalisations. Il me donne ici l'occasion d'évoquer, par un bref détour, les vents qui me sont familiers. Mistral, maître des vents de Provence, soit ! Mais il n'est guère compatible avec des structures aussi frêles que celle d'une libellule. Déboulant par rafales, tordant les arbres en tous sens, passé maître dans l'art de la gifle, c'est un caractériel ! Avec le joli mois de mai, survient le vent du sud tout aussi inapte à vous assurer un vol constant et ferme. C'est un vent en haillons, troué de partout. Que votre cerf-volant tombe dans l'un de ces trous, c'en est fini ! Lentement, inexorablement, vous le verrez descendre vers le sol sans pouvoir compter sur le moindre souffle salvateur. À l'automne, il arrive que le vent d'est se montre plus compréhensif, propice, parfois, à des vols énergiques. Ici, seul le vent d'ouest procure quelque plaisir. Sa parade s'étale du mois de mars au mois de mai, bien que ces dernières années son cycle semble avoir été un peu perturbé. Il déverse un courant constant, dense et régulier, sur lequel il est possible de prendre appui sans risquer d'être trahi. C'est un vent qui aime les cerfs-volants. On l'aura compris, les vents d'ici ne sont guère favorables, le relief tourmenté de la région n'arrangeant rien à l'affaire. Paradoxalement, cet handicap est devenu un atout. M'éclairant sur bien des points, sur la tenue en vol par exemple, il m'a permis, au fil des années, d'affiner toujours un peu plus le profil aérodynamique de mes " créatures ".

En m'exerçant, voilà plus de vingt-cinq ans, à l'apprentissage de cet art, j'étais loin de soupçonner les horizons qu'il m'ouvrirait. Ma pratique du cerf-volant se développait de telle manière que j'en perçus de plus en plus profondément la dimension sacrée. Naïvement, j'en vins à supposer que cette valeur n'avait pu échapper aux hommes d'Orient, au pire qu'il devait en subsister là-bas des traces dont il importait de se mettre en quête. Au cours de ces pérégrinations, seule l'île de Bali, avec ses innombrables cerfs-volants constellant le ciel, apporta quelques échos à mes espérances. De la construction à l'envol des " layang-layang ",<sup>10</sup> chaque étape porte le sceau d'une authentique célébration. Les Balinais y maintiennent vivant le lien entre la Terre et le Ciel, entre les hommes et leurs dieux, ces derniers étant légions sur l'île. Adeptes de l'hindouisme, ce peuple manifeste une grande ferveur religieuse. Elle s'exprime à travers bien des gestes de la vie quotidienne, notamment par ces dons d'offrandes délicatement préparées que les femmes, plusieurs fois par jour, déposent au pied des autels. Aux yeux des Balinais, les cerfs-volants ont aussi valeur d'offrandes. Comme elles, ils font l'objet de cérémonies religieuses, sont consacrés par des rituels et bénis. Comment pourraient-ils retenir l'attention des dieux s'ils n'avaient été, au préalable, débarrassés de toute impureté ?

---

<sup>9</sup> La Bamboueraie PraFrance d'Anduze, Gard.

<sup>10</sup> « Layang-Layang », en Indonésien, signifie « cerf-volant ».

Reste que nulle part ailleurs, l'image du cerf-volant comme " fleur du vent " ne rayonne avec une telle magnificence. Au cours de la "descente" sur la capitale Denpasar, à travers les hublots de l'avion, la vision apparaît : une île aux aréoles transparentes, vertes et bleues, d'où s'élèvent, clairsemées, des tiges aussi fines que des cheveux qui scintillent dans l'air et s'épanouissent, haut, très haut, en fleurs colorées. *Rare Angon* lui-même, le dieu du vent, s'enivre à la vue de ce jardin aux flammes mouvantes, parmi les voiles qui claquent et la mélodie des arcs qui chantent les fables montées de la mer. Noyés dans le vent marin, dérivent les cerfs-volants, fleurs aux étamines gonflées de toutes les aspirations de ce peuple tendues vers un idéal de beauté et d'harmonie, donnant enfin, en dépit de la gravité et de la pesanteur, pouvoir au vent d'aller disséminer de par le monde le pollen de la grâce.

« *La valeur d'une image se mesure à l'étendue de son auréole imaginaire.* » dit Bachelard. Le cerf-volant illustre à merveille cette pensée. Que l'on s'attarde en effet à contempler son vol, s'éveille alors dans l'espace même de cette *auréole imaginaire*, le pressentiment d'une existence rêvée par le vent qui, sans jamais faiblir, ...emporte.

Philippe Cottenceau